49

FRC 4' 32025 C.

Case Frc 25471

UN PETIT MOT

A LOUIS XVI.

SUR LES CRIMES DE SES VERTUS

ET l'insuffisance pour le bonheur de son peuple, de la pureté de ses vœux et de la rectitude de ses intentions.

QU'IL est triste et déplorable le sort de l'humanité, si ces êtres privilégiés, ces dieux de la terre, qui sont appellés au gouvernement des peuples, leur sont également funestes, et par l'ambition et par l'insouciance du pouvoir !

Potentats de l'univers, soyez insatiables de domination, et les peuples seront foulés. Potentats de l'univers, faites-vous un lâche scrupule de déployer votre puissance, et les peuples seront écrasés !

Assez d'autres ont pris plaisir à tracer les crimes et les malheurs de la tyrannie ; leurs plumes éloquentes ont dénoncé à la vengeance des contemporains, et dévoué à l'exécration des races futures les abus et les atrocités du pouvoir effréné. Essayons de peindre, pour l'instruction d'un roi trop populaire, les désastres produits

THE NEWBERRY LIBRARY

par la modération timorée de ses principes ; et tout en bénissant les vertus paisibles et affectueuses du citoyen; rappellons-le à la noble et courageuse fermeté d'un grand monarque, par le tableau des nouvelles calamités qu'enfanteroient la pieuse incurie de ses prérogatives, et la monacale abdication de ses droits.

Digne rejetton du meilleur et du plus grand des rois, c'est un assez beau partage sans doute, que de nous retracer la moitié des vertus du pere des Bourbons ; mais oses devenir, en tous points, l'émule de ton auguste modele; et bientôt tes qualités se trouveront en harmonie avec tes devoirs. Henri a subjugué et l'amour et l'admiration, en montrant à la terre étonnée la belle alliance des talens du monarque, aux vertus de l'honnête homme.

Loin de moi la crainte injurieuse à ton cœur, que tu pusses ne voir dans la véhémence de mon zele, que de la témérité et de l'irrévérence ! Ma mission n'est-elle pas dans la droiture de mes vues et le désintéressement de mes motifs ? La vérité est l'évangile des trônes ; et si parmi ces tas de pervers, dont la corruption des temps antérieurs avoit entouré le tien, il se fût trouvé un seul homme assez courageux pour s'en rendre l'apôtre, les gens de bien n'auroient pas aujourd'hui le spectacle douloureux d'un roi tout paternel, qui, tristement agissant sur les ruines de son autorité, contemple, dans un

lugubre effroi, l'agonie convulsive de son peuple exténué de misere, et écrasé d'oppression ; tes braves et fideles sujets n'auroient pas le spectacle déchirant d'un prince aimant et débonaire, qui, dans dans une morne et hideuse solitude, peut à peine se soustraire aux insultes des miserables qui l'ont rendu le complice de leurs vexations et l'instrument de leurs brigandages. La pompe de ton trône n'est plus qu'un attirail sépulcral, plus propre à envelopper le cadravre de la monarchie, qu'à décorer le sceptre glorieux du plus bel empire de l'univers.

. . . . . *Quis talia fando,*
. . . . *Durive miles Ulisses,*
Temperet à lacrimis.

Successeur des Capets, reprends ta gloire et ton autorité ! que les détails du gouvernement n'effrayent plus ton imagination et ta conscience, et tu auras toute la science du bonheur de ton peuple. Aux peuples seuls il appartient de se donner des loix; de la vigilance et de l'activité dans leur exécution, voilà tout le catéchisme des rois; un respect religieux pour les droits de l'homme et du citoyen, voilà toute leur morale.

Tes substituts, ces éternels criminels de leze-nation, qui, depuis ton avénément au trône, ont eu l'infernal secret de rendre ta bonté si pernicieuse à ton peuple,

ils pourront donc enfin être recherchés et punis pour les abus de ta confiance! Veux-tu surpasser la sagesse de ce décret, en la rendant superflue? Que l'ambition, la cupidité, les intrigues et les fantaisies de tes courtisans ne président plus au choix de tes agens; que ceux-ci n'aient plus l'espérance de tes foiblesses; qu'ils ne puissent plus être couverts à-la-fois d'infamie et de dignité; et tu n'auras plus désormais que des ministres éclairés et vertueux, qui ne distingueront point l'amour du bien public, de leur attachement à ta personne, et ne sépareront point le bonheur de tes sujets d'avec les intérêts de ta grandeur et les soins de ta véritable gloire.

Sire, depuis seize ans, tu as régné par les mœurs; mais ce n'est pas tout que de nous édifier par ton exemple; tu es encore comptable à la nation de la conduite des tiens; et si la mere de tes enfans veut partager avec ta personne sacrée l'hommage de notre amour et de notre vénération, il faut qu'elle se souvienne enfin que les trésors du fisc ne sont pas destinés à alimenter le luxe, et gager la bassesse de ses adulateurs. Les infames! ils ont dévoré la substance du peuple! et ce peuple, aussi injuste et extrême dans sa haïne, qu'il est aveugle et prodigue dans son amour, leur assigne une auguste complice! A Dieu ne plaise que ma plume soit avide de recueillir ces impies

et blasphématoires exagérations ! Si ton aimable compagne, cette princesse, plus distinguée encore par les qualités de son ame, que par les agrémens de sa personne et l'illustration de sa naissance, ne s'est pas toujours montrée inaccessible aux séductions de la flatterie, aux prestiges et aux illusions de la grandeur, je ne veux voir dans ses torts, que les erreurs de sa bonté, les écarts de sa générosité, et en tout, l'inexpérience de ses vertus.

Rappelles autour de ton trône tous les princes de ton sang; nous jetterons sur les motifs de leur évasion le voile de la prudence et de la concorde. Et quand ils n'auroient puisé que dans la conscience de leurs attentats la terreur des justices du peuple, ce peuple oublieras-t-il qu'ils sont tes proches, lui qui a eu la pieuse indulgence de ne pas même prononcer leur proscription, dans ce moment sanglant, dans ce jour des vengeances, où leur fuite étoit une hostilité manifeste envers la patrie ?

Ne donnons pas plus long-tems à des voisins jaloux et aux puissances nos alliées, la joie et le scandale de voir le plus beau royaume de l'univers prêt à se partager en factions ; et à se déchirer par les mains de ses propres enfans. Sire, c'est la patrie elle-même qui t'ordonne d'user de toute ta puissance pour faire rentrer dans son sein ces illustres fugitifs.

Sans doute la jalousie remuante de quelques nations ambitieuses pourroit bien être tentée de profiter de nos dissentions, pour entamer nos frontieres et diminuer la prépondérance de notre puissance politique. Cependant il seroit indigne de la majesté du peuple François, que de pareilles alarmes influassent sur l'amnistie qu'il donne à l'égarement de ses freres ; ce n'est qu'à leur repentir et à leur soumission qu'il peut, avec bienséance, accorder l'impunité. Et le moyen qu'on puisse prêter à son indulgence, des motifs pusillanimes ! La noble et généreuse confiance de l'immensité de ses forces ne le rend-elle pas bien supérieur à toutes autres considérations?

Mais si l'émigration de tes proches est assez indifférente à la sûreté et à la conservation de la monarchie, la splendeur du nom françois et la prospérité de l'Etat sollicitent impérieusement leur retour.

En effet, ou il faut les abandonner, pour le soin et les moyens de leur subsistance, à la merci et à la pitié des nations hospitalieres, ou il faudra donc éternellement tolérer qu'ils versent avec profusion dans les contrées étrangeres, les richesses dont la patrie ne s'est dépouillée en faveur des ramifications de la branche, que pour ajouter à la pompe et à la magnificence du trône de ses Bourbons? Or, est-il un cœur vraiment françois qui ne frémisse de cette affreuse alternative

Monarque débonnaire, bon mari, bon pere, meilleur frere, tu rappelleras au plus jeune des tiens, que s'il est l'enfant de la patrie, il n'en est pourtant que le fils adoptifs, et que, dans cette immensité de richesses qui, jusqu'à ce jour, lui ont été prodiguées sans mesure, il n'a pas dû voir une dette payée à son rang, mais un tribut volontaire de notre amour et de notre munificence. Qu'il revienne: ah! qu'il revienne parmi nous; la patrie lui tend encore les bras; il trouvera dans la maison paternelle, *stolam primam*, *annulum*, *calceamenta* .... *vitulum saginatum*. Mais on n'envoyoit point de trésors à l'enfant prodigue, *in regionem loginquam*; on auroit craint de lui faire chérir son déréglement, en charmant les ennuis de sa fuite en Egypte.

En attendant cette heureuse réunion de ta famille, qui ramenera le calme dans tous les esprits, et fera renaître une bienveillance unanime dans les cœurs, qu'il me soit permis de fixer tes regards sur la cause immédiate de la décadence de ton empire.

C'est la dilapidation des revenus publics qui entraîne irremédiablement la dissolution des corps politiques.

Lorsque le désordre des finances est parvenu à un certain point, et que les palliatifs ne servent plus qu'à accélérer et mettre en évidence des progrès du mal, c'est alors que les sublimes inventions du

génie fiscal viennent consommer l'œuvre infernale de la destruction.

Rien de plus uniforme que les spécifiques de ces empiriques financiers. Toutes les ressources de leur art, toute leur industrie consistent à dissimuler les angoisses de la pénurie et de la frayeur, sous le maintien de l'aisance et de la sérénité. Ils ont l'insolence de s'annoncer comme des libérateurs, et se pavanent avec un sot orgueil dans leur misérable gloire, quand ils ont obtenu le désastreux succès de masquer l'inefficacité et l'indiscrétion de leurs remedes, par les apparences hypocrites de la confiance et l'attitude étudiée de la sécurité. Le corps politique, miné sourdement par leurs opérations timides et ténébreuses, chancelle encore long-tems, et ne s'avance que progressivement et sans fracas vers sa dissolution.

Mais c'est le dernier période de la ruine, lorsque, dans une monarchie déjà abimée par ces tas de charlatans, il paroît un homme d'un mérite imposant, qui, par la magie de sa popularité, l'étendue de ses lumieres, le prestige de ses talens, l'éclat de sa simplicité, la nouveauté de sa probité, la singularité de son désintéressement, et l'invincible attrait de sa philantropie, commande l'enthousiasme, maîtrise l'opinion, dissipe violemment toutes les craintes, et subjugue irrésistiblement la confiance, il appelle

pelle, à grands frais, toutes les ressources de l'avenir au secours des besoins du moment, et sans autre hypotheque que sa parole, tous les trésors des spéculateurs avides se portent vers lui, comme par torrens. Un premier succès devient le gage d'un succès plus hardi; mais si cette merveilleuse facilité dans les expédiens ne renferme pas le gouffre qui menaçoit quelques victimes, il faut bientôt que tout l'État y soit englouti.

Qu'arrive-t-il? La triture des opérations de la banque, la science des nombres ne font pas toute l'arithmétique de l'homme d'état, et ce grand calculateur n'avoit pas fait entrer dans ses vastes supputations les révolutions politiques, les . . . , les contrariétés de toute espece qui devoient déconcerter ses projets d'économie et culbuter ses plans d'amélioration. Aussi le résultat de tant de sublimes conceptions a été de rendre tous les capitalistes créanciers usuraires de la partie indigente de la nation; et en définitive, tous les efforts de son zele, toutes les ressources de son génie n'ont abouti qu'à inviter la nation à payer à la nation la dette de la nation.

Alors les vases sacrés et les trésors profanes, l'argenterie des églises et celle des buffets, les ornemens des sacristies et les somptuosités des toilettes, les haillons de la misere et la livrée du luxe, les modestes atours de la médiocrité et les bijoux des écrins, l'obole de la veuve et les

richesses du publicain, la timide et secrette aumône du zele et l'offrande fastueuse et bruyante de la vanité, enfin les propriétés du clergé et le quart de tous les revenus, tout sert, rien ne s'oublie, rien n'est dédaigné, tout est bon; et plût à Dieu encore que tant de sacrifices nous sortent enfin du labyrinthe de calamités où la funeste théorie des emprunts nous a plongés!

C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance.

Gardons-nous cependant d'imputer à ce vertueux administrateur tous les maux qui nous pressent, tous les malheurs qui nous environnent. Ils sont encore si rares les ministres qui n'ont été égarés que par l'inconsidération de leur zele! Pour assurer le succès de ses projets philantropiques, il falloit que M. Necker fût secondé par le concert de toutes les vues, l'harmonie des sentimens, l'unanimité des volontés, et l'abnégation plus qu'humaine de tous les intérêts particuliers, et il n'a trouvé que le partage et la divergence des opinions, le choc tumultueux des prétentions qui se croisent, les actives contradictions de l'envie, et les tenaces oppositions de l'égoïsme. Il a sacrifié à sa passion de notre bonheur, sa fortune, son repos, sa santé, tous les goûts chers à son cœur, et peut-être jusqu'aux intérêts de sa sûreté individuelle. Accordons au

moins à la droiture de ses intentions ; à la générosité de ses motifs, à la bienfaisance de ses vœux, le tribut d'éloges et de bénédictions qu'il seroit possible de refuser à la prudence de ses moyens et à la sagesse de ses combinaisons. Il a voulu sauver l'Etat, et ce n'est qu'accidentellement qu'il en a consommé la ruine. Oui, Sire, c'est la licence impunie de tes autres agens ; ce sont les déprédations de ta cour ; ce sont les prodigalités des tiens qui ont creusé l'abîme de maux où l'empire alloit être précipité, si, par un vigoureux et magnanime effort, la nation ne se fût affranchie elle-même de la tyrannie de ta foiblesse, de l'oppression de ta bonté, en saisissant subitement dans tes mains incertaines et mal assurées, les rênes de son gouvernement, qu'elle t'avoit confiées.

Discite Justitiam moniti, et non temnere Cives.

Maintenant faudra-t-il rendre graces à la Providence de ta foiblesse et de ton inhabilité, ou ne devons-nous y voir qu'un signe éclatant de sa vengeance et de sa réprobation? C'est ta conduite future qui va nous apprendre si celui qui distribue, à son gré, la ruine et la prospérité des Empires, t'a envoyé, dans sa colere, comme le complément de notre perte et de notre anéantissement, ou t'a donné à nous dans les secrets de sa bonté et la

profondeur de ses miséricordes, comme l'instrument de notre salut et de notre régénération.

C'est ici, mon roi, que je réclame la contention de ton esprit et tous les efforts de ta pénétration. Je ne veux pas offrir des énigmes à ta sagacité, mais je marche sur un précipice, et il ne seroit pas moins dangereux d'y assurer mes pas, que de le franchir aveuglément. Tes antagonistes sont excessivement inquiets et ombrageux: Dieu me garde de tendre un piege à leur intelligence? Mais si je ne puis éviter de les scandaliser, je voudrois bien au moins ne pas les offenser, en ajoutant l'air de la menace et le ton de l'impudence, à ce qu'ils appellent l'hérésie des bons principes. Je suis bien sûr de la vérité des miens; je suis bien convaincu de la justesse de mes idées, de la sagesse de mes opinions; mais tous les yeux ne sont pas encore préparés à la clarté.

. . . . . *Incendo per ignes*
Suppositos cineri doloso.

En revendiquant les droits que des êtres pensans ne peuvent jamais aliéner, en te dépouillant de cette partie du pouvoir qui n'avoit été qu'usurpée dans des tems de servitude et de barbarie, par le despotisme absurde de quelques-uns de tes prédécesseurs, les sages de la nation ont lus fait pour ton bonheur particulier,

qu'ils n'ont retranché à ta véritable grandeur. Quelqu'un a dit : (Un pâtre gouverne ses chiens et ses troupeaux, et n'est pourtant que le dernier des hommes. S'il est beau de commander, c'est quand ceux qui nous obéissent nous honorent) Sire, tu régneras désormais sur un peuple libre et généreux : cet honneur vaut bien le sot plaisir de dominer des esclaves, qui ont à peine l'instinct de leur oppression. Etoit-il donc si glorieux cet empire d'Ilotie, qui ne s'exerçoit que sur des machines dociles à toutes impulsions, sur des bêtes de somme qui n'avoient jamais le mérite de raisonner leur obéissance ?

Mais vous, souverains législateurs d'un peuple d'affranchis, songez que la confusion et les organes d'une liberté extrême ne seroient propres qu'à faire regretter l'ordre muet et le calme léthargique de la servitude; pensez, avec le premier des Jurisconsultes philosophes, que l'excès même de la raison n'est pas toujours désirable, et que les hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que des extrémités. Préservez vos esprits de la frénésie de l'indépendance absolue; c'est la plus séduisante, la plus dangereuse de toutes les syrenes ; et si vous n'avez la prudence d'Ulisse, la France va courir à l'opprobre et la destruction, sous l'étendart de l'honneur, et au cri de la liberté. Le génie françois n'en comporte qu'une certaine

mesure, de cette liberté. Le François a pour ses rois un amour inné, une piété aveugle et inextinguible. Respectez donc l'esprit général de la reine des nations ; vous ne gêneriez pas ses défauts sans enchaîner ses vertus. Les François qui auroient toute la pédanterie de la sagesse et de la raison ; les François qui ne seroient plus des François, seroient bientôt, par le plus funeste des contrastes, le dernier de tous les peuples.

Représentans élus de nos communes, magistrats nouveaux, sénateurs plébéiens et amovibles, souverains d'un jour, vous oubliez que vous avez quinze millions de compatriotes qui ne se gouvernent point par un sentiment vague et confus de l'amour de l'ordre. Ils sont encore bien loin des notions abstraites du devoir ! quelle prise aurez-vous sur eux avec ces idées morales et des motifs métaphysiques d'utilité générale ? Portés à la licence par l'attrait naturel de l'insubordination, et enhardis par l'impunité et le succès d'une premiere insurrection, ils sont tous prêts à se ruer sur ceux mêmes qui leur ont imprudemment ôté le frein de la crainte et du respect. Opposez une digue puissante aux débordemens et aux extravagances de la vieille autorité, à la bonne heure ; mais gardez-vous bien de l'avilir davantage ; vous n'en avez déjà que trop indiscretement sapé les fondemens. N'espérez pas remplacer par la vôtre, celle que l'obscu-

rité des tems, la superstition des préjugés nationaux, et l'ascendant impérieux d'une longue habitude, ont consacrée. Ils connoissent bien l'émanation directe de votre puissance momentanée; mais ils n'ont pas encore osé examiner l'origine du pouvoir, et discuter la nature des droits de leurs anciens maîtres. C'est un arbre antique et religieux, dont ils viennent d'insulter le tronc dans un accès d'impiété; mais ils n'ont pas encore poussé la profanation jusqu'à en souiller les racines. Dites un mot de plus, l'association politique est dissoute, et nous rentrons dans le cahos des siecles anarchiques.

Monarque légitime, que le destin des naissances et le suffage unanime de la nation ont placé à la tête de cet empire, c'est pour son bonheur que je t'en conjure, c'est pour son salut que la patrie te somme de maintenir dans toute leur intégrité le pouvoir et les honneurs dont elle a entendu te revêtir. Sans doute les esprits sont aliénés, les cœurs sont ulcérés, et la plupart de tes sujets te disputeront jusqu'aux attributs de ta couronne. Mais si tu connois les devoirs sacrés de la royauté, tu t'enseveliras glorieusement sous les ruines de ton trône, plutôt que de rester éternellement chancelant et isolé sur ses débris.

Successivement la proie de la tyrannie de maîtres absolus, et le jouet de la foiblesse d'un chef pusillanime, la nation

n'ose plus se livrer à l'espérance d'un gouvernement ferme et moderé, la crainte de voir renaître les anciens et longs abus du pouvoir, fait qu'on te dépouille du tien avec acharnement, au lieu de le circonscrire dans de sages et justes limites. Cependant il te reste encore des loyaux et fideles sujets, des patriotes judicieux et éclairés, qui sont prêts à prodiguer leur sang pour la défense de tes droits et la conservation de tes prérogatives. Mais toi, abreuvé d'amertumes et d'humiliations, tu ne te contentes pas de dévorer, en silence, les affronts du mépris, les insultes de la pitié, les lâches attentats de l'audace; on te voit encore sourire à tes ennemis, caresser tes persécuteurs, et dans l'indigne et sacrilége oubli de ta majesté, baiser, en tremblant, les mains impies qui brisent ton diadême. Sors, sors, il en est temps, de cet état d'abattement et d'abjection; ose te secourir toi-même; et cet essai de vigueur et de magnanimité t'enfantera des légions.

Ce n'est point par de vaines et ridicules métamorphoses de panaches, ce n'est point par des élans d'ivresse, ce n'est point par des saillies d'étourderie, que tu rallieras sous l'étendart de l'honneur françois les braves amis de la monarchie. Ces honteux et misérables tâtonnemens ne servent qu'à nourrir le dédain pour ta personne, et encourager le mépris de ton pouvoir, en décélant ta foiblesse et ton

irrésolution. Tu as sentis je ne sais quelle envie malade et éphémere de secouer tes chaînes, et cette velléité, aussi impuissante qu'instantanée, n'a servi qu'à les resserrer, et à faire de ce palais olympique, monument immortel de la splendeur et de la puissance de tes ancêtres, le théâtre scandaleux de ta captivité et de ton ignominie.

Ton conseil est tombé en quenouille ; tes entours sont alternativement, et toujours à contre-tems, insolens et bas, audacieux et rampans. Depuis six mois, leurs folles agitations et leur stupide quiétisme n'ont prouvé, tantôt, que le délire impertinent de leurs étroits cerveaux, tantôt, que la timidité et la poltronnerie de leurs petites ames.

N'oseras-tu donc jamais vouloir et agir par toi-même ? Descends majestueusement au milieu de ton peuple, non plus pour confondre humblement tes pleurs avec le sang des victimes de sa vengeance, mais pour lui signifier avec vigueur que tu es fermement décidé à vivre ou mourir en roi. Fais retentir dans tout l'empire cette noble et généreuse résolution, et je te promets douze cents mille Thessaliens qui ont de l'énergie dans leurs volontés, et du sang à verser pour les faire respecter. Ne sois pas lâchement avare du tien, et tout le mien est à toi. N'abdique pas ignominieusement ton autorité, et reçois le serment que je te fais de ne pas lui survivre.

C'est encore un assez beau triomphe que d'être le premier martyr de la gloire de son roi, quand elle se trouve inséparable du salut et du bonheur de la patrie. Place-toi sur la limite de tes droits, dans une attitude fiere et inébranlable ; et *que Dieu m'abandonne, si jamais j'abandonne mon Roi!*

AU ROI.

SIRE,

Laissons à part le courage de t'avoir dit la vérité : et que parlé-je moi-même de courage! Si je t'ai cru digne de l'entendre, tu ne me dois que le prix de mon estime.

Je suis payé, si tu daignes joindre à l'attention que réclame l'importance du sujet, le degré de bienveillance, j'ai presque dit de respect, qui est dû à la sainteté de mes motifs. Eh! oui, la sainteté de mes motifs, car j'ai le droit d'être cru, lorsque j'affirme que si le bien

de l'humanité et le salut de ma patrie ne se trouvoient identifiés avec les intérêts de ta gloire, tu me verrois le plus intrépide à te prouver que je suis homme et citoyen, avant que d'être ton sujet.

Cependant, dans ces tems de confusion et de ténébres, où les factions ne sont distinguées que par l'hypocrisie et la perfidie de leur rage; je ne fais pas au discernement de tous mes patriotes l'honneur de ne pas craindre que mon zele pour leur bonheur ne me suscite une sanglante persécution. Mais toi, homme juste, qui ne connois d'autre partialité que celle du bien public, tu liras sans prévention ces courtes et rapides réflexions, et l'intention dans laquelle elles ont été rédigées ne te sera pas équivoque; dès-lors j'ai ton estime, peut-être ton admiration, et je suis vengé.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'il me reste encore à craindre qu'au milieu du choc tumultueux de toutes les passions qui se heurtent dans l'obscurité, sous le masque bannal du patriotisme, la publicité de mes opinions politiques ne fût plus alarmante que secourable? Sire, si tu prévoyois, dans ta sagesse, que les efforts de mon zele fussent tardifs ou.... prématurés, il est encore en ton pouvoir d'en étouffer ou enchaîner l'explosion. Je me suis fait un devoir de n'en faire hommage qu'à tes lumieres, et si tu as la bonté de le permettre, je reviendrai de-

552

main recueillir avec respect les ordres dont il te plaira m'honorer.

Sire, je ne bornerois pas à cette faveur la hardiesse de mes prétentions, si j'osois espérer que tu me pardonnasses la témérité, de chercher dans mes foibles lumieres, et soumettre à l'examen de ta raison, quels sont, et la nature et le degré du pouvoir dont il importe au bonheur de son peuple que tu sois revêtu. Seroit-ce donc une usurpation sacrilége des droits de la souveraineté, que de proposer, avec un doute respectueux, le modeste résulat de mes recherches et de mes travaux ?

D'ailleurs, j'aurai le courage d'avouer à ta majesté, que j'ai peine à me défendre de l'impiété de croire que, jusqu'à ce jour, nos Sages se sont bien plus occupés d'une constitution bonne en elle-même, que de celle qui seroit la plus analogue à notre génie national, et la plus approximée à nos besoins particuliers. Sans doute cette tâche immense et délicate forme un contraste effrayant avec l'exiguité de mes moyens; mais a-t-on la prudence de calculer ses forces, quand, dévoré de l'amour de sa patrie, l'on est encore stimulé par le zele le plus ardent pour la gloire de son roi ?

C'est avec ces sentimens, auxquels se joint celui d'un respect inviolable, que je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-dévoué
serviteur et fidele sujet,

Suleau